

l'Autriche sur la question du Sleswig septentrional. Elle ajoute que les tentatives faites en vue de provoquer l'intervention de l'Europe dans cette question sont sans aucun doute le fait du Danemark.

AUTRICHE.

Vienne, 25 juillet.

Chambre des députés. — On donne lecture du rapport de la commission chargée d'examiner la situation financière.

Le ministre des finances fait observer que le chiffre du budget n'est pas encore fixé d'une manière définitive. Il ajoute que le projet que présentera le gouvernement couvrira le déficit sans faire courir aucun risque aux créanciers de l'Etat. M. de Beust annonce que la loi sur la responsabilité ministérielle a reçu la sanction de l'empereur. Cette communication est accueillie par d'unanimes applaudissements.

Le gouvernement ajourne les séances de la Chambre pour une période indéterminée.

ITALIE.

Florence, 23 juillet, soir.

Le conseil de la Banque national, dans sa séance d'hier, a fixé le dividende du 1er semestre de 1867, à 62 fr. par action.

ETATS-UNIS.

New-York, 16 juillet.

(Par le *Java* qui apporte 193,082 dollars.) On assure que M. Seward, dans sa réponse à Santa-Anna, aurait déclaré que le gouvernement des Etats-Unis ne peut pas demander au gouvernement du Mexique la mise en liberté de Santa Anna qui a formé la guerre contre le Mexique.

Juarez a fait saisir tous les couvents catholiques.

Le général Cortinas a reçu l'ordre d'occuper la ligne du Rio-Grande.

L'empereur Maximilien a légué par testament 100,000 dollars aux veuves de Miramon et de Mejia.

MEXIQUE.

New-York, 25 juillet.

Le corps embaumé de l'empereur Maximilien est arrivé à la Vera-Cruz.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

du *Journal de Roubaix*

Paris, 25 juillet.

La session a été close hier, mais contrairement à l'habitude de M. de Morny dont M. Walewski avait suivi l'exemple, M. Schneider s'est borné à lire à la Chambre le décret qui déclare close la session; et les députés se sont séparés au cri de: Vive l'Empereur! Quelques-uns ont, comme les années précédentes, crié: Vive la liberté!

Vous remarquez que le décret impérial clôt la session; il ne la proroge pas. Il n'a pas été fait mention d'une convocation des Chambres pour le 12 novembre, ainsi que le bruit en avait couru: il n'y aurait donc pas de petite session, et le gouvernement se bornerait à convoquer les deux assemblées plus tôt que d'ordinaire pour la session de 1868. C'est là l'hypothèse la plus probable pour le cas où il ne se présenterait d'ici à la fin de l'année aucun événement extraordinaire.

M. Rouher a eu occasion hier de défendre la commission de l'Exposition contre quelques-uns des reproches qu'on lui adresse, et des explications qu'il a données à ce résultat, comme je vous le disais hier, que l'entreprise financière de l'Exposition se soldera presque certainement par un assez gros déficit; il en résulte encore que la commission impériale ne diminuera pas le prix d'entrée.

M. Rouher va partir la semaine prochaine pour Carlsbad; on dit que l'interim du ministère d'Etat sera confié au maréchal Vaillant, mais il n'y aurait pas d'interim pour le ministère des finances: on dit toujours que M. Béchic en serait chargé immédiatement. D'autres modifications du

Cabinet, il n'est plus question. M. Duruy lui-même conserve son portefeuille: sa retraite en ce moment eût paru un désaveu de sa conduite dans l'affaire de l'Ecole normale.

On sait que deux maréchaux, MM. Randon et Bazaine, ne sont pourvus d'aucun commandement. On dit que le premier doit aller à Nancy remplacer le maréchal Forey.

Nous n'avons pas aujourd'hui de nouvelles de l'étranger: le télégraphe espagnol se garde bien de nous faire connaître la vérité sur les progrès ou les revers des bandes insurgées que tiennent la campagne; et les dépêches relatives aux événements de Crète sont si contradictoires qu'on serait tout aussi éclairé si l'on n'en recevait aucune.

D'Italie rien de nouveau jusqu'à présent; mais une vive fermentation règne à Rome. Il paraît que c'est à tort qu'on a annoncé la présence de Mazzini à Gènes.

Le bilan de la Banque accuse une nouvelle augmentation de l'encaisse métallique qui dépasse 878 millions: il y a toujours quelques affaires sur la rente. L'emprunt italien est en baisse et les obligations Mexicaines ne se cotent qu'à 88 et 97. On cause depuis plusieurs jours de la disparition d'un employé d'un grand établissement financier, qui laisserait un déficit assez considérable. C'est le jeu de bourse qui aurait, dit-on, absorbé cette somme.

Aujourd'hui a lieu la fête de l'Hôtel-de-ville en l'honneur du roi de Portugal.

Samedi l'opéra donnera un concert que l'on peut avec raison appeler extraordinaire: les musiques militaires de Prusse, d'Autriche, de Russie et de France exécuteront chacune plusieurs morceaux, puis toutes ensembles exécuteront deux grands morceaux: il y aura 280 exécutants.

Le *Courrier français* a publié hier sous le titre *Les pièces de M. Granier, dit de Cassagnac*, les actes de naissance du directeur du *Pays* et de son père. Le nom de Cassagnac n'y figure pas quoique le député du Gers affirme que ce nom était porté dans sa famille depuis un grand nombre de siècles.

CH. CAHOT.

Paris, 26 juillet.

On sait que le Sénat tient toujours quelques séances après la dispersion des membres du Corps législatif; il ne peut en être autrement, mais la discussion est conduite rapidement et les lois de finances sont votées par la première Chambre après un examen sommaire.

Le Corps législatif a tenu 88 séances qui, forment un total de 272 heures. Comme chaque député reçoit un traitement de 12,000 fr., chaque heure de séance publique se trouve rémunérée à raison de 44 francs: c'est un assez joli denier. Il est vrai que l'on ne compte pas les heures passées dans les bureaux.

Un grand nombre de députés sont déjà retournés dans leurs départements pour prendre part à la lutte électorale: beaucoup y sont intéressés directement. On ne parle plus du tout de dissolution de la Chambre, et l'on croit même qu'il sera d'abord nommé un ministre intérimaire pour les finances pendant la durée du congé de M. Rouher.

On est très inquiet ici dans le monde politique et surtout dans le monde religieux de la tournure que prennent les événements d'Italie. L'*Etendard* a cherché à ôter tout caractère politique au voyage du général Dumont à Rome; mais il n'en est pas moins vrai que ce voyage donne prétexte aux Italiens d'accuser la France d'intervention. On se préoccupe aussi de la situation de nos soldats, formant la légion d'Antibes si un mouvement révolutionnaire éclatait à Rome. S'ils étaient tués par les insurgés, le gouvernement français se croirait-il obligé d'envoyer une nouvelle expédition; et cette nouvelle expédition ne provoquerait-elle pas une rupture avec l'Italie?

La lecture des journaux étrangers, si elle n'est pas assurée, est du moins très-instructive: il s'y raconte des choses dont nous ne nous doutons pas ici, ou du moins dont la masse du public ne se doute pas. Le sujet que traite de préférence la presse étrangère est l'étude des complications européennes que les printemps prochains nous réservent. Une lutte entre la France et la Prusse est considérée comme inévitable, mais on recherche les raisons qui peuvent déterminer la Russie à intervenir ou à rester neutre, et l'on examine la part d'action qui peut revenir à chaque puissance, petite ou grande. Cette préoccupation est un symptôme qu'il ne faut pas dédaigner.

Il y a eu aujourd'hui à la Bourse un mouvement de hausse assez marqué: ne voyez là que la conséquence d'une situation de place.

L'Impératrice est attendue demain à Paris.

L'Empereur ira assister à la fête du 2^e centenaire de Lille: je n'ai pas besoin de vous dire qu'on attache à cette fête un caractère politique; mais il n'est pas certain que l'Empereur y prononce un discours qui aurait la portée d'un manifeste.

Il paraît que le projet du voyage de l'Empereur d'Autriche à Paris dans la seconde moitié d'août n'est pas abandonné.

On fait de nouveau courir le bruit que M. de Bismark se rendra à Biarritz vers le mois d'octobre. Les correspondances allemandes constataient, il y a quelques jours, le rétablissement de sa santé, ne faisant pas prévoir qu'il eût l'intention de se retrapper dans cette fontaine de Jouvence.

Aujourd'hui l'Empereur passe une grande revue sur le terrain des Courses de Longchamp. Mais les caprices du temps ont été nuisibles à l'effet du spectacle. La pluie tombe par intervalles depuis le matin et les pluies des derniers jours ont rendu les abords du Champ de courses insupportables aux piétons. C'est d'ailleurs la troisième revue passée par l'Empereur depuis six semaines et quelque soit le goût des Parisiens pour ce genre de spectacles, celui d'aujourd'hui n'avait mis en mouvement qu'une foule relativement peu considérable.

Le directeur de l'Hippodrome, M. Arnaud, adresse à la *Gazette des Etrangers* une lettre qui commence ainsi: « Je viens d'engager un acrobate mexicain nommé Juarez qui ressemble à s'y tromper à l'ex acrobate de Mexico etc. M. Arnaud prétend que son nouveau pensionnaire a eu un grand succès à New-York. Il est possible qu'il ait beaucoup de talent dans son genre; mais qu'arrivera-t-il si le public, être capricieux, lance à l'acrobate des pommes cuites ou crues accompagnées de ce cri: A bas Juarez! ou bien, si émerveillé de ses tours, il l'applaudit et crie: Bravo, Juarez! Qu'arrivera-t-il surtout si les sauts de l'acrobate sont prétextés à allusions politiques?

CH. CAHOT.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE.

L'installation de MM. C. Descat, maire, F. Duthoit et A. Devarlez, adjoints, aura lieu demain dimanche, à trois heures, sous la présidence de M. le Préfet.

Nous avons reçu, la semaine dernière, la lettre suivante dont la publication a dû être ajournée par défaut d'espace:

Monsieur le rédacteur,

L'obligeance que vous mettez toujours à accueillir dans votre estimable journal tout ce qui a rapport aux intérêts de Roubaix, me fait espérer que vous voudrez bien insérer la lettre suivante.

Depuis déjà un certain temps, les ri-

veins du canal se plaignent avec raison, que la ville laisse déverser dans le canal, au pont de la gendarmerie, toutes les eaux sales de la rive droite; je viens dans l'intérêt de la santé publique supplier la nouvelle administration de porter toute son attention sur cet état de choses. Les eaux du canal exhalent des odeurs malsaines qui se répandent dans tout le quartier et font au milieu de la ville un cloaque qui doit certainement engendrer des maladies. Ces eaux qui sortent des égouts et que l'on déverse dans le canal, servent aux industriels, empestent leurs établissements où se trouvent réunis grand nombre d'ouvriers, et où bientôt, si ce mal continue à progresser, le comilé de salubrité devra intervenir. Le danger pour la santé publique ira toujours croissant, car nous entrons dans l'époque des grandes chaleurs, et les eaux du canal devant baisser ces jours-ci pour le curage, il ne restera plus en grande partie dans le fond des bassins que les eaux qui nous viennent actuellement par les égouts.

Je comprends qu'il y a difficulté à changer immédiatement ce qui existe, parce que les habitants de la rive droite, doivent avoir un débouché pour leurs eaux; mais la ville devrait provisoirement surveiller les eaux qui sont déversées dans le canal, en attendant qu'elle puisse faire les travaux nécessaires pour remédier à ce mauvais état.

Je suis grandement partisan des travaux d'embellissement, mais je désire toujours voir passer en premier lieu les travaux d'utilité publique. Il me semble qu'il y a ici, pour éviter ce déversement dans le canal, deux sortes de travaux à choisir.

D'un côté, faire l'aqueduc dont il est déjà question, pour mener hors la ville les eaux sales du quartier de droite et faire ensuite les travaux nécessaires jusqu'à l'Escaut comme ceux faits sur la rive droite, travaux il est vrai très-couteux et qui n'embelliraient pas la ville.

D'un autre côté, je crois qu'il y aurait moyen de faire des travaux qui non-seulement complèteraient les embellissements que l'on va commencer, mais même les faciliteraient en y employant les débris de grandes démolitions prochaines et les suppléments de terrain du nivellement de la promenade. Je veux parler de combler la partie du canal, qui s'étend de la Barquette-Or à la place de la Liberté agrandie; partie qui n'a servi, pour ainsi dire, jusqu'aujourd'hui qu'à de bien malheureux accidents, et à empêcher une circulation facile dans un quartier populeux. L'aqueduc de la rue de la Brasserie, qui reçoit la majeure partie des eaux sales en question, pourrait alors se prolonger jusqu'à celui qui se trouve sous la gendarmerie et dans la crainte que ce dernier, soit parfois insuffisant, il serait peut-être utile de faire un trop plein pour déverser en cas d'urgence les eaux dans le canal.

Ce comblement en commençant par le pont de la gendarmerie, permettrait d'effectuer sans grandes dépenses, en quelques semaines, la réunion de ces deux aqueducs.

Tout en faisant ces travaux pour combler, un autre aqueduc d'une grandeur ordinaire, et à double effet pourrait être construit dans le fond du canal, pour donner et reprendre les eaux des industriels riverains de cette partie du canal.

L'emploi des tuyaux en fonte, comme ceux employés pour les eaux de la Lys, au lieu d'aqueduc, serait peut-être plus avantageux.

La ville pourrait continuer la promenade projetée jusqu'à la place de la Liberté agrandie où une statue monumentale posée au centre de sa largeur dominerait non-seulement cette promenade, mais encore les quais et les bassins du commerce.

Recevez, Monsieur le rédacteur, avec mes remerciements bien sincères, l'expression de ma parfaite considération.

Un abonné.

Le même correspondant nous adresse aujourd'hui une nouvelle lettre en voici le contenu:

Monsieur le rédacteur,

Je regrette que la lettre que je vous ai adressée concernant les eaux du canal, n'ait pu être insérée dans le dernier numéro de votre journal. L'administration aurait peut-être pu éviter un nouveau déversement d'eaux sales, qui a lieu surtout depuis mercredi soir et qui vient très-sérieusement augmenter le danger déjà si grand, pour la santé publique.

Je prie instamment nos administrateurs de vouloir bien se rendre le plus tôt possible sur les lieux afin qu'ils puissent juger par eux-mêmes et aviser de suite aux mesures à prendre.

Vendredi dernier, à la clôture annuelle du cours d'anglais, un des élèves a adressé à M. E. Van Hove, professeur, un discours que nous sommes heureux de reproduire:

Monsieur et cher professeur,

Une émotion bien naturelle saisit chacun de nous en ce moment; nous voudrions saluer dignement un devoir doux à remplir, celui de vous remercier de vos efforts constants de toute une année.

La connaissance de la langue anglaise, dont l'utilité est incontestablement reconnue, décourage bien souvent l'élève par son aridité; elle n'a pas, comme, par exemple, les sciences physiques et naturelles, son côté amusant, en même temps qu'instructif; aussi, cher professeur, nous comprenons tout ce qu'il vous a fallu de zèle pour maintenir votre attention pendant une année, tout ce qu'il vous faut de soins pour varier ces exercices de grammaire et de prononciation, tout ce qu'il vous faut de patience pour répéter souvent le même règle, afin qu'elle se grave bien dans notre mémoire et pour appliquer ces règles dans la conversation et la correspondance.

C'est pourquoi, je le répète, c'est un devoir et un devoir bien doux que nous remplissons, en exprimant toute notre reconnaissance pour les bons soins que vous nous avez prodigués et qui, nous l'espérons, nous seront continués, l'année prochaine, avec la même générosité. Nous ne doutons pas que de nouveaux élèves, désireux de s'instruire, ne viennent se joindre à nous pour y faire sans peine une étude si aride et si utile tout à la fois.

M. E. Van Hove a été touché des sentiments de reconnaissance exprimés par ses élèves et après les en avoir remerciés affectueusement, il a fait ressortir, dans une improvisation très-heureuse, toute l'importance et l'utilité de la langue anglaise. — Cette langue, a dit le professeur, aurait, plus que toute autre, des prétentions à devenir universelle, si toutefois l'adoption d'une langue universelle n'était une chimère. On parle l'anglais dans la moitié du Nouveau-Monde et dans une partie considérable de l'Asie, en Afrique et même dans les terres australes où déjà la civilisation marche à grand pas. — Nos relations régulières avec l'Angleterre et l'Amérique démontrent suffisamment toute l'importance que nous devons attacher à la connaissance de la langue anglaise. — Plusieurs d'entre vous, a dit le professeur en terminant, parlent déjà correctement l'anglais; je suis heureux de constater car c'est en effet mon seul titre aux témoignages de reconnaissance que vous voulez bien m'exprimer en ce jour.

A notre tour, nous sommes heureux de constater les succès obtenus par M. E. Van Hove. Plusieurs de ses élèves qui sont partis pour l'Angleterre l'année dernière, y occupent aujourd'hui des emplois honorables et parfaitement rétribués.

à chaque minute, ils s'attendaient à le voir mettre à exécution.

Dans le fort, quelques mots s'échangeaient de temps à autre, à voix basse, entre voisins, puis tout retombait dans un morne silence. Il n'y avait point de lumières; on voyait à peine à quatre pas. Les hommes, placés commodément à leurs rangs, ne songeaient pas à quitter ou à échanger leurs places, tandis que quelques femmes et les enfants, succombant à la fatigue, étaient tombés dans un sommeil lourd et fiévreux.

C'est toujours entre minuit et les premiers feux de l'aurore que l'Indien de l'Amérique du Nord a coutume de donner l'assaut à l'ennemi. Cet être singulier, qui, sous tous les rapports, a beaucoup d'analogie avec la bête fauve, semble avoir pris d'elle maintes leçons: sa marche dans l'obscurité, son approche furtive et cauteleuse vers son ennemi, sa façon de le frapper, son cri effrayant, et son impétuosité à courir pour ainsi dire au-devant de la mort, ses hurlements de rage quand elle est déçue, sa persistance à suivre la piste de l'ennemi, sa patience à la guetter en silence, et il éprouve la même volupté à la vengeance, la même jouissance à répandre le sang; enfin les mêmes passions sont communes à l'animal sauvage et à l'Indien des forêts. Il était minuit, l'heure la plus triste et

la plus lugubre de toutes; la stupeur ou l'indifférence s'était emparée de tous, excepté des meilleurs soldats, auxquels Dingle venait de signaler l'approche de quelques Indiens dans la clairière, à l'arrière du fort. Presque au même instant, Peterson en découvrit d'autres en avant. Leur tactique fut de suite déjouée: ils allaient attaquer à l'arrière pour attirer l'attention des assiégés et se préparer au véritable assaut, qui se ferait sur le front du bastion, où ils devaient tenter de franchir les palissades.

Tous nos colons étaient sur leurs gardes, comme par une permission expresse de la Providence, la foudre sillonnait les nues plus fréquemment qu'elle n'avait fait encore et semblait vouloir éclairer chaque pas des Indiens. Une vingtaine de Shawnies se tenaient sur la lisière du bois, à l'entrée de la clairière, prêts à s'élaner au premier moment d'obscurité.

« Les voilà! les voilà! » s'écria Peterson.

Au même instant, les Indiens se démasquèrent et s'avancèrent en assez bon ordre jusqu'au milieu de la clairière; mais, aussi vite, une décharge bien nourrie vint par les embrasures un feu qui alla porter la mort parmi les assaillants, dont la moitié roula sur le sol en se tordant dans les convulsions de l'agonie. Le reste hésita un moment; puis se débânda dans

le plus grand désordre, et regagna la forêt en toute hâte.

« Mais cette fois-ci les voici qui viennent sérieusement! » s'écria Dick Dingle à son tour. En effet, la véritable attaque allait avoir lieu. Une énorme masse d'Indiens était parvenue, avec un élan impétueux, jusqu'au pied des palissades, et ils tentaient l'escalade avec des hurlements épouvantables. Mais là encore leur tentative devait être impuissante; les blancs, toujours protégés par le feu du ciel, qui éclairait cette scène de carnage, visaient avec sang-froid et abattaient chaque tête qui apparaissait, car le tir à la fois régulier et rapide de nos colons semblait lutter de vitesse avec les éclairs et produire un effet terrible sur l'ennemi. Mais la bravoure des Shawnies est proverbiale; excités par la lutte même, ils redoublaient d'audace et ne lâchaient pas pied. Plusieurs fois, Mac Gable avait été reconnu par nos soldats, et, protégé, lui aussi, par son étoile, il avait essayé leur feu par trois fois sans tomber.

Le fort, au milieu de l'obscurité, lançait de rouges flammes par ses meurtrières. Il paraissait un gigantesque animal, traqué par une meute fantastique, dont les cent yeux vomissaient un feu destructeur sur les innombrables assaillants.

Cependant les Shawnies avaient, à plu-

sieurs reprises, commencé leur périlleuse tentative d'escalader les palissades; devenus de plus en plus furieux, et dévorés d'une soif de vengeance proportionnée à la rage de leurs essais infructueux. Mais le feu soutenu et calme des blancs, continuait à faire de ces malheureux une boucherie horrible; ils cédèrent donc enfin, et s'enfuirent dans la forêt au milieu de la plus grande confusion, toujours poursuivis par la fusillade jusqu'à ce qu'on n'aperçut plus un seul Indien.

« Et que vont-ils faire, maintenant? demanda Mansfield.

— Ils vont regagner leur village aussi vite que leurs jambes le leur permettront, lui répondit Dick Dingle.

— Bon! alors notre succès a été plus grand que nous n'osions l'espérer.

— Ah! ne vous montez pas trop l'imagination pour cela. Il n'est pas encore très-certain qu'ils ne reviendront pas.

— Ça nous est bien égal, qu'ils reviennent ou non; nous n'avons pas perdu un seul homme, tandis qu'il en ont perdu plus de vingt. Ils ne peuvent pas renouveler une attaque plus vigoureuse que la dernière, et ils ne sauraient être repoussés d'une façon plus complète.

— Je vous dis, moi, que sans les éclairs, et la peur qu'ils en ont, l'affaire eût pu tourner bien différemment. D'abord, il nous aurait manqué la lumière pour ajus-

ter; et puis, ces sauvages auraient eu l'occasion de nous monter ce qu'ils savent faire avec le feu.

— Ils sont retournés chez eux, interrompit Dingle, d'un ton décisif, et ils ne reviendront pas de sitôt nous relancer.

— Cela ce pourrait bien.

Une heure ou deux heures après cette chaude escarmouche le jour commençait à poindre; mais avec lui, le brouillard s'éleva vers l'est. La pluie cessa, et peu de temps après, la lumière du matin s'étendit sur la forêt et la colonie. A la clarté du jour, cette scène de désolation apparut dans toute son horreur. Il n'est pas jusqu'à la forêt même qui, courbée sous les rafales de l'ouragan et battue par la pluie, ne présentât un aspect lugubre. Les branches surchargées d'eau, que le moindre mouvement faisait tomber en véritables torrents sur la terre, les feuilles froides et collées les unes contre les autres, l'écorce humide et luisante, un vent glacé qui gémissait en longs hurlements à travers les hautes futaies, tout tendait à inspirer un sentiment de tristesse et de désolation.

(La suite au prochain numéro.)

EDWARD ELLIS